

*Les Rouges*¹

(prologue)



Père de l'auteur, distribuant *L'Humanité* dans son enfance...

Pascale Fautrier

¹ *Les Rouges*, de Pascale Fautrier, roman à paraître aux Éditions du Seuil le 3 avril 2014 :
<http://www.seuil.com/livre-9782021123180.htm>

Une foule noire, couronnée de drapeaux rouges, serpente en remontant la côte de Mailly sur la route de Vézelay. Les hommes ont levé le poing et chantent à l'unisson. *Debout les damnés de la terre.* Au milieu de la procession, les chevaux entraînent le corbillard couvert de fleurs.

Une voix hurle : « Dispersion ! » C'est un sauve-qui-peut général, un indescriptible désordre, des cris.

La vision se défait. Une autre lui succède.

Dans la gueule béante de la haute cheminée où dix hommes peuvent se tenir debout, le cliquetis des cavaliers en armes envahit le versant nord de la colline. Je m'approche du feu, je les vois danser, oriflammes au vent. Sur un monticule, dominant le champ creusé en coquillage, un petit homme sec au crâne tonsuré, la croix portée en avant de lui, tonne. « Dieu le veut ! »

Onze cent quarante-six, à Vézelay, saint Bernard prêche la seconde croisade sur le flanc nord de la colline.

Mille neuf cent trente-deux, à Mailly, l'enterrement de Camélinat, le dernier des communards.

La voix nasale et légèrement voilée de Madeleine couvre *L'Internationale* et la cadence litannique de sa machine à coudre.

J'ai quatre ans, j'ai dix ans, j'ai seize ans. Elle souffle dans mon oreille au rythme de l'aiguille perforant le tissu de la robe qu'elle maintient bien à plat et guide doucement pendant que son pied bascule la pédale. Elle articule soigneusement, comme pour me faire la dictée.

Sa voix par-delà la mort : la doublure qu'elle a cousue au fond de mon cerveau.

Paris était vide comme toujours le dimanche. Ça s'est imposé à moi une fois la Seine passée aux guichets du Louvre : la porte d'Orléans, l'autoroute du Sud. Je ne suis pas sortie à Joigny, j'ai laissé passer Auxerre. Ce n'est pas à Migennes que je voulais aller. C'est à Vézelay.

Dans l'autoradio, la faillite de la banque Lehman Brothers, l'effondrement des Bourses, l'affolement des marchés, le début de la *crise*. Je me gare tout en haut du village, sur la petite place vide, devant la basilique de la Madeleine.

Le ciel est blanc, le vent glacé, les rues désertes. Des nuées d'oiseaux noirs décrivent des cercles au-dessus de l'ancienne abbatale. Je m'engouffre sous une porte cochère, tout de suite à droite, en redescendant la rue Saint-Pierre. L'hostellerie de l'abbaye bénédictine, où Bernard de Clairvaux, Louis VII et Aliénor d'Aquitaine ont dormi le 30 mars 1146, est aujourd'hui un café. On y entre après avoir traversé une courette couverte des branches enchevêtrées d'une glycine.

Dans la salle gothique éclairée de hautes fenêtres à croisées d'ogives, les mêmes couleurs sépia que dehors, des objets exhibant la matière brute, béton brossé au sol, dames-jeannes ventruées, marbre des tables et bois ciré des chaises, rondins en guise de tabourets, blocs bruts de calcaire au pied des trois colonnes centrales ouvragées soutenant les voûtes à arceaux du plafond. Dans l'immense cheminée capable de contenir dix hommes debout, un feu d'énormes bûches. Partout, au sol ou sur les étagères, des alambics d'alchimiste, rabots et rouets, vieilles cafetières, brocs en fer-blanc, marchepied rouillé d'un carrosse fantôme. Sculpté dans un pommier creux, un corps féminin sans tête s'ouvre en armoire. Le menu de la carte offre une nourriture frugale, du pain « fait maison », du bouillon, du fromage tête-de-moine, des cœurs d'artichaut et des tomates séchées, des thés indiens et chinois, Kashmiri, Darjeeling, O'Sishung. « Cabalus, une maison d'un autre temps ».

Une petite femme en cheveux blancs coupés à la garçonne, au visage impénétrable, me présente une tasse de thé en terre cuite sur un plateau

d'ardoise. J'en bois une lampée dans le souvenir de son regard curieux et réticent, avec le sentiment d'accomplir un rituel. Gravé sous la tasse, un labyrinthe crétois. Sur le rebord de la fenêtre, une énorme ammonite, ces fossiles en forme de spirale que les sorcières autrefois appelaient des pierres serpents.

En face de moi, de l'autre côté de la vitre, une ruelle dévale la pente vers les remparts sud du village. Au fond, une brèche ouverte entre deux hautes maisons de pierre beige, les collines du Morvan au-dessus des toits bruns. Posé sur la ligne de crête plus sombre de la forêt, un petit cube jaune : le château de Bazoches, qui a vu naître le maréchal de Vauban.

Sur la gauche, la lourde présence, invisible à cette place, de la Madeleine. Tournée vers le soleil levant et le tombeau du Christ à Jérusalem, la Basilique autrefois indiquait l'orient. Qu'est-ce que je viens faire ici ?

« Le nouveau capitalisme organise la désorientation des individus. » C'est écrit dans le journal.

Un vertige me prend, une torpeur. Je m'accroche au *Libé* que j'ai acheté sur l'autoroute pour lutter contre les visions qui m'assaillent et les voix qui bourdonnent dans ma tête. Le journaliste s'interroge sur le succès de Joan Baez à la fête de l'Humanité : « Qui ont-ils applaudi ? La star mondialement connue ? L'icône absolue de la conscience de gauche à une époque où plus personne ne sait ce que ça veut dire ? »

Plus personne ne sait ce que ça veut dire, une *conscience de gauche*. Il paraît.

Il paraît que la gauche, c'est fini.

La tête me tourne, peut-être la tiédeur du café après le vent froid de la rue Saint-Pierre, la fatigue du voyage. Moi aussi, je suis désorientée.

À vingt kilomètres au nord-ouest, à Mailly-la-Ville, les tombes de mes ancêtres paysans bouffeurs de curé.

On venait les visiter le dimanche. Il fallait d'abord passer devant la maison de Jules, mon arrière-grand-père. Madeleine, ma grand-mère, montrait l'endroit où se trouvaient autrefois les écuries, la forge. Puis c'était le cimetière en plein champ, de l'autre côté du canal et de l'Yonne. La première pierre tombale devant laquelle Madeleine s'arrêtait était éventrée par le temps, l'inscription effacée, mais ensuite elle lisait tout haut, et commentait, de sa voix nasale, au timbre légèrement voilé : « Antoine le Jacobin, l'ancêtre. Jean, fils d'Antoine, soldat de l'Empereur. Antoine-Cyprien, fils de Jean, le premier des forgerons de la lignée, démoc-soc en 1848. Jules-Antoine, fils d'Antoine-Cyprien. » Devant la tombe de son père, Jules, fils de Jules-Antoine, Madeleine s'éternisait dans le vent glacé. « Mon père », disait sa voix blanche. Dans la même tombe que Jules, le bébé de Madeleine, Simon-Gabriel, mort à trois mois, en 1945. Son petit visage en médaillon incrusté dans le marbre. Elle ne prononçait pas son nom, essuyait une larme. On reprenait la marche, à son rythme, lent.

Venait presque à la suite, dans la troisième travée, la tombe de René Millereau : « René, autrement dit le Commandant Max, un des chefs de la Résistance communiste dans l'Yonne. » Et au bout de l'allée, celle de Camélinat, le grand-oncle de René : « Zéphirin Camélinat, le dernier des communards. Sa famille depuis toujours liée à la nôtre », précisait fièrement Madeleine. Sa voix avait repris son timbre sourd, grave, net.

Grâce à René, à Camélinat surtout, la promenade devenait tout à fait gaie. Grâce à eux, on entrait dans l'Histoire. Il n'y avait plus qu'à monter à Vézelay.

La « colline éternelle » était le point d'orgue de la promenade dominicale. Dans la pente raide de la rue Saint-Pierre, devant chaque maison, Madeleine faisait à nouveau longuement station. Elle répétait en reprenant son souffle : « C'est historique » et, exaltée, continuait d'égrener son chapelet : « Romain Rolland, 1866-1944, l'auteur de *Jean-Christophe* et de *Colas Breugnon*, pacifiste en 14, communiste en 1930. Théodore de Bèze, 1519-1605, un des meneurs protestants, bras droit de Calvin à Genève. L'ancienne hostellerie de

l'abbaye, où saint Bernard est venu dormir la veille de son prêche, le 30 mars 1146. »

Ces fragments de savoir, ça lui revenait du début de l'autre siècle, de son institutrice, Mme Rocher, à l'école de Mailly, lorsque la République était l'apothéose d'une nouvelle Histoire sainte, intégrant ces limbes qui l'avaient préparée, la Religion, vénérant ses nouveaux prophètes, les Écrivains.

De l'autre côté de la rue Saint-Pierre, au pied d'une grille rouillée, le trottoir est fait de pierres irrégulières ajointées, luisantes sous la neige fondue. Le paysage alentour s'y reflète en diaprures orange, verdâtres ou bleutées. Comme si collines et forêts du Morvan, toits bruns et murs beiges, la voûte bicolore de la Madeleine, son unique tour et ses trois porches, son Christ-Roi gothique décapité par mes ancêtres révolutionnaires de 1793, son tympan en pierre de Mailly reconstruit par Viollet-le-Duc, toutes les formes venaient se désagrèger sur le bord de ce trottoir, en une mosaïque de reflets chaotiques, aspirées là comme l'eau par le siphon d'une baignoire qui se vide. Je vacille. Mon cerveau aussi est liquide. Ça tourne. De plus en plus vite. La spirale engloutit le paysage entier. Je m'accroche à la table. Mais le marbre coule entre mes doigts. Plus rien ne tient.

Je vais tomber de ma chaise quand, soudain, le mouvement s'inverse. Le tourbillon redevient ciel en haut, terre en bas. Ça se redresse, ça se solidifie, ça se reforme. Arbres et maisons, ruelles et château, pierres blanches et pierres brunes se réalignent en arcs de voûte. S'ouvre à nouveau le royal chemin roman vers l'envol gothique du chœur.

Et puis ça recommence, ça tangué à nouveau, ça tremble, ça s'effondre dans l'œil avide qui s'ouvre sur le trottoir d'en face.

Cette fois je laisse faire. Je me laisse emporter par le courant. Je ne lutte plus. Je flotte. C'est un perpétuel mouvement d'aspiration et d'expansion, d'anéantissement et de résurrection, d'évolution et d'involution. Ça fait comme

un tremblement léger dans mes membres, une danse, une transe mais douce, un balancement aérien. Mon cœur cogne, mon sang bat dans mes artères, ma respiration s'approfondit jusque dans mes talons. Je suis la spirale. Je suis l'œil au centre de tout, là-bas, sur le trottoir d'en face. Je tourne doucement depuis toujours, dispersée partout, je suis une histoire qui est la mienne et pas la mienne, ancienne, actuelle, future, finie et jamais finie. Je suis dedans, en plein centre et disséminée à la périphérie. Je suis dans le soleil et face au soleil. Et ça n'a pas d'importance.

Prisonniers des villes tentaculaires qui éclairent le ciel la nuit, bombardés d'informations contradictoires, menacés par l'apocalypse en cours de la *crise*, des individus affolés errent, isolés, écrasés, dépossédés de leur propre histoire, poussant frénétiquement devant eux leur petit caddie, et collectionnant à l'aveugle les rebuts indéchiffrables des arts, des pratiques et des croyances venus de toute la terre et de tous les temps.

J'ai tout de suite aimé le café Cabalus. Son décor flatte notre vieux goût des mystères, non sans une espèce de distance ironique : néo-celtisme, néo-christianisme, franc-maçonnerie, orientalisme, gothique certifié et nostalgie postindustrielle de l'authentique, rien ne manque du grand bazar New Age qu'est devenue l'ancienne aspiration spirituelle à l'unité.

Je bois une autre gorgée de thé Kashmiri. Au vertige, à l'angoisse, à l'ivresse, a succédé un parfait état d'éveil, une quiétude complète, une certitude souple. J'avale un *galantino*, sorte de clafoutis aux fruits secs, inventé par l'énigmatique femme aux cheveux blancs, dont je connaîtrai bientôt le prénom : Ingrid.

Plus tard je lui ai demandé pourquoi, partout, ces spirales et ces labyrinthes gravés dans la terre et dans la pierre. Dans son style laconique et crypté, Ingrid m'a répondu que le nom de Vézelay est formé, dit-on, sur le celte *Vezh lech* : la pierre du temps.

En moi, ça résiste à tout, la « conscience de gauche ». Comme une ritournelle, comme le souvenir d'un très ancien amour. Ça se confond avec la voix sourde de Madeleine. Ça pèse son poids au fond de mon cerveau, comme une dette impayée, un remords. « La tradition des générations mortes pèse comme un cercueil sur le cerveau des vivants », disait Karl Marx au début du *Dix-Huit Brumaire de Louis-Napoléon Bonaparte*.

Je vais rester ici.

Je vais rester le temps qu'il faudra.

Et je vais leur expliquer.

La « conscience de gauche », notre foi, devenue aussi indéchiffrable que les signes maçons dans la pierre de la basilique, je vais leur raconter.

Je vais la raconter depuis le jour où mes ancêtres paysans l'ont décapité, le Christ-Roi, sur le tympan de la basilique de la Madeleine. Je vais raconter leur irruption en 1793 sur la scène de l'histoire dans cet idiome dérivé du latin que le grand bâtisseur militaire du Roi-soleil, Vauban, parlait si bien, et dont ils étaient les exclus. Je le mets au défi, son château en face de moi, d'inscrire dans la langue des puissants la mémoire des miens, leurs archives, leurs récits, leurs *vies minuscules*. Je vais raconter comment elle s'est transmise d'eux à moi, l'ancienne religion nouvelle : la politique.

Ma mémoire est une foule noire couronnée de drapeaux rouges, et elle s'appelle Madeleine. Madeleine, c'est la basilique de Vézelay. Madeleine, c'est ma grand-mère. Madeleine, c'est moi.

C'est elle qui, la première, m'a raconté *notre histoire*, dans le ronron de sa machine à coudre, à Migennes. J'avais quatre ans, j'avais dix ans, j'avais seize ans. À force d'écouter ses récits de *dans l'temps*, je suis devenue Madeleine. Dans sa voix, j'écoutais d'autres voix, venues du début de l'autre siècle et de celui d'avant : la voix de Jules, son père ; la voix de Jules-Antoine, son grand-père ; la voix du grand-oncle Armand Perreau, déporté en 1852 ; la voix de

Camélinat, venant redire à la forge ses conversations avec Marx et Jaurès, la fondation de la Première Internationale ouvrière et l'écrasement de la Commune.

La voix, plus proche, dans la salle à manger des cités, à Migennes, de René le résistant ou de Prosper Môquet, le député communiste de l'Yonne, et de sa femme Juliette. Quand Madeleine récitait par cœur la dernière lettre de leur fils fusillé à Châteaubriant, je ne savais plus qui parlait, Madeleine, Juliette ou Guy Môquet.

Et puis, interrompant sa petite femme, la voix rocailleuse de Camille, mon grand-père, vitupérant au micro de la radio locale de Migennes en 1982, éternellement en colère.

À Vézelay, chez Cabalus, en juillet 2010, je réécoute les bandes enregistrées de l'émission, et je transcris.

Par en dessous, corrigeant les fautes, les oublis, les erreurs, la basse continue de Bernard, mon père, mes doigts sur le clavier de l'ordinateur rivalisant de vitesse avec ses souvenirs, qu'il vient me raconter là, pendant trois jours entiers, à Vézelay, chez Cabalus, en novembre 2011.

Le 10 mai 1981, j'avais seize ans et je n'étais que cela, ce chœur de voix. J'étais Madeleine.

Mon père était à côté de moi, place de la Bastille, lorsque pour la première fois je l'ai vu. Profitant de la cohue, un jeune homme s'était emparé du micro sur le podium dressé sous la pluie. Le soir du 10 mai 81, sur le podium de la place de la Bastille, un étudiant trotskiste rêvait tout haut de la continuer, *notre histoire*. Sa voix, sur le podium de la place de la Bastille le 10 mai 81, c'était la victoire de la gauche. Sa beauté, c'était *notre* victoire.

Six ans plus tard, au printemps 1987, juste avant qu'ils deviennent amants, dans les restaurants où ils se rencontraient, Madeleine lui avait tout raconté, depuis le Moyen Âge, depuis saint Bernard de Clairvaux venant prêcher la

seconde croisade à Vézelay. Le jeune dirigeant étudiant venait d'adhérer au parti socialiste. Il était question qu'il se présente aux législatives l'année suivante, qu'il devienne député. Député socialiste. Comme Camélinat après tout, se rassurait Madeleine.

Mais s'il allait *trahir* ? S'il se ralliait, comme Mitterrand en 1983, à la pause, à la rigueur, au réalisme économique ? C'est pour l'éprouver qu'elle lui avait donné à entendre l'oratorio des voix en elle. Elle lui avait raconté *notre histoire* dans le détail, bien longuement, depuis le commencement des temps, depuis le XII^e siècle. Antigone communiste, devant lui, elle jurait fidélité à ses morts. Plutôt que son amour pour lui les trahisse, elle préférait s'emmurer vivante dans leur sépulcre. Le sépulcre de la gauche.

Pendant trente ans, elle a espéré et désespéré, Madeleine, que sa foi et la soif de pouvoir du député puissent s'accorder. Les périodes d'opposition étaient encore passables, mais lorsque la gauche était au pouvoir, la stupeur et l'indignation décourageaient son amour. Il se mettait en colère :

– Rien ne trouve grâce à tes yeux. Tu te complais dans ton splendide isolement.

Mais répondait quand même à ses attaques par retour de SMS, point par point, patiemment, tirant argument de ses réponses mêmes :

– Au moins moi, je continue le dialogue avec la gauche de la gauche.

Pendant trente ans, à eux deux, Madeleine et le député socialiste, poursuivant leur amoureuse dispute, ont fait et défait l'Union de la gauche et la Gauche plurielle. Quand, en juin 2010, pendant ce déjeuner à Vézelay où il était venu pour quelques heures, elle lui avait annoncé qu'elle voulait l'écrire, leur histoire, il avait tenté de l'en dissuader :

– Notre histoire, tu ne peux pas la raconter, parce qu'elle n'est pas finie.

J'ai tremblé de ne pas savoir, de ne pas pouvoir, mais j'ai tenu bon.

L'écrire, *notre histoire*, c'était le châtement qu'elle lui infligeait pour avoir prétendu en être l'héritier. On ne fait pas impunément le JC sous les yeux de Madeleine. Et après tout, le député socialiste, appelons-le JC, l'amant céleste de Madeleine, était depuis longtemps une des voix en elle.

À Vézelay, une après-midi neigeuse de l'automne 2008, Madeleine est devenue la femme-armoire sans tête du café Cabalus, remplie de leurs documents qu'au fil du temps j'avais accumulés. À nous tous, d'Antoine le Jacobin à JC, aucun doute qu'on la racontait, l'histoire de la gauche, depuis la Révolution, depuis le XII^e siècle, et jusqu'à ce jour.

Je me suis contentée de suivre le sacré, le saint ordre historique. Fantôme voletant au-dessus des tombes de Mailly-la-Ville, *notre histoire*, c'était l'histoire de la « conscience de gauche ».

Contre leurs accusations d'avoir été les fourriers d'un nouveau fascisme, je ne plaide pas l'innocence.

Je veux juste nous donner une chance de faire nous-mêmes l'inventaire de notre grandeur et de notre misère. Une chance d'apercevoir l'anicroche minuscule où la foi et le rêve s'échouent sur la loi du plus fort. Une chance de trouver dans le tissu serré du *nous* la maille filée de l'aveugle et intéressée loyauté de parti, par où le meurtre de masse se fraie une voie fatale. Je veux nous donner une chance d'apprendre qu'il n'y a pas de lutte finale et que jamais le droit gagné ne l'est pour toujours. Une chance de comprendre qu'aucun régime politique n'incarnera jamais une définitive justice. Et que le combat doit être indéfiniment recommencé.

Je veux donner une chance à Madeleine de dire enfin *je*.

Pascale Fautrier